

s'il sortait ; il m'avait répondu tristement qu'il passerait la soirée seul, comme cela lui arrivait souvent. Quand je lui ai offert de rester auprès de lui... si vous aviez vu son étonnement, monseigneur ! Combien ses traits, toujours sombres, sont tout à coup devenus radieux... Ah ! vous aviez bien raison... rien de plus charmant à ménager que ces surprises de bonheur !...

— Mais comment ces preuves de bonté de votre part ont-elles amené cet entretien pénible dont vous me parliez ?

— Hélas ! monseigneur, dit Clémence en rougissant, à des espérances que j'avais fait naître, parce que je pouvais les réaliser... ont succédé, chez M. d'Harville, des espérances plus tendres... que je m'étais bien gardée de provoquer, parce qu'il me sera toujours impossible de les satisfaire...

— Je comprends... il vous aime si tendrement...

— Autant j'avais d'abord été touchée de sa reconnaissance... autant je me suis sentie glacée, effrayée, dès que son langage est devenu passionné... Enfin, lorsque dans son exaltation il a posé ses lèvres sur ma main... un froid mortel m'a saisie, je n'ai pu dissimuler ma frayeur... en manifestant ainsi l'invincible éloignement que me causait son amour... Je le regrette... mais au moins M. d'Harville est maintenant à jamais convaincu, malgré mon retour vers lui, qu'il ne doit attendre de moi que l'amitié la plus dévouée...

— Je le plains... sans pouvoir vous blâmer ; il est des susceptibilités pour ainsi dire sacrées... Pauvre Albert, si bon, si loyal pourtant !!! d'un cœur si vaillant, d'une âme si ardente ! Si vous saviez combien j'ai été longtemps préoccupé de la tristesse qui le dévorait, quoique j'en ignorasse la cause... Attendons tout du temps, de la raison. Peu à peu il reconnaîtra le prix de l'affection que vous lui offrez, et il se résignera comme il s'était résigné jusqu'ici, sans avoir les touchantes consolations que vous lui offrez...

— Et qui ne lui manqueront jamais, je vous le jure, monseigneur.

— Maintenant, songeons à d'autres infortunes. Je vous ai promis une *bonne œuvre*, ayant tout le charme d'un roman en action... Je viens remplir mon engagement.

— Déjà, monseigneur, quel bonheur !

— Ah ! que j'ai été bien inspiré en louant cette pauvre chambre de la rue du Temple, dont je vous ai parlé.... Vous n' imaginez pas tout ce que j'ai trouvé là de curieux, d'intéressant.... D'abord vos protégés de la mansarde jouissent du bonheur que votre présence leur avait promis ; ils ont cependant

encore à subir de rudes épreuves ; mais je ne veux pas vous attrister... Un jour vous saurez combien d'horribles maux peuvent accabler une seule famille...

— Quelle doit être leur reconnaissance envers vous !

— C'est votre nom qu'ils bénissent...

— Vous les avez secourus en mon nom, monseigneur ?

— Pour leur rendre l'aumône plus douce... D'ailleurs, je n'ai fait que réaliser vos promesses.

— Oh ! j'irai les détromper... leur dire ce qu'ils vous doivent.

— Ne faites pas cela ! vous le savez, j'ai une chambre dans cette maison, redoutez de nouvelles lâchetés anonymes de vos ennemis... ou des miens... et puis les Morel sont maintenant à l'abri du besoin... Songeons à d'autres... songeons à notre *intrigue*... Il s'agit d'une pauvre mère et de sa fille qui, autrefois dans l'aisance, sont aujourd'hui, par suite d'une spoliation infâme... réduites au sort le plus affreux.

— Malheureuses femmes !... Et où demeurent-elles, monseigneur ?

— Je l'ignore.

— Mais comment avez-vous connu leur misère ?

— Hier je vais au Temple... Vous ne savez pas ce que c'est que le Temple, madame la marquise ?

— Non, monseigneur...

— C'est un bazar très-amusant à voir ; j'allais donc faire là quelques emplettes avec ma voisine du quatrième...

— Votre voisine ?...

— N'ai-je pas ma chambre rue du Temple ?

— Je l'oubliais, monseigneur...

— Cette voisine est une ravissante petite grisette ; elle s'appelle Rigolette ; elle rit toujours, et n'a jamais eu d'amant.

— Quelle vertu... pour une grisette !

— Ce n'est pas absolument par vertu quelle est sage, mais parce qu'elle n'a pas, dit-elle, le loisir d'être amoureuse ; cela lui prendrait trop de temps, car il lui faut travailler douze à quinze heures par jour pour gagner vingt-cinq sous, avec lesquels elle vit...

— Elle peut vivre de si peu ?

— Comment donc ! elle a même comme objets de luxe deux oiseaux qui mangent plus qu'elle ; sa chambrette est des plus propres, et sa mise des plus coquettes.

— Vivre avec vingt-cinq sous par jour ! c'est un prodige...

— Un vrai prodige d'ordre, de travail, d'écono-

mie et de philosophie pratique, je vous assure ; aussi je vous la recommande : elle est, dit-elle, très-habile couturière... En tous cas, vous ne seriez pas obligée de porter les robes qu'elle vous ferait...

— Dès demain je lui enverrai de l'ouvrage... Pauvre fille !... vivre avec une somme si minime et pour ainsi dire si inconnue à nous autres riches, que le prix du moindre de nos caprices a cent fois cette valeur !

— Vous vous intéressez donc à ma petite protégée ; c'est convenu ; revenons à notre aventure. J'étais donc allé au Temple avec M<sup>lle</sup> Rigolette, pour quelques achats destinés à vos pauvres gens de la mansarde, lorsque, fouillant par hasard dans un vieux secrétaire à vendre, je trouvai un brouillon de lettre, écrit par une femme, qui se plaignait à un tiers d'être réduite à la misère, elle et sa fille, par l'infidélité d'un dépositaire. Je demandai au marchand d'où lui venait ce meuble. Il faisait partie d'un modeste mobilier qu'une femme, jeune encore, lui avait vendu, étant sans doute à bout de ressources... Cette femme et sa fille, me dit le marchand, semblaient être des *bourgeoises* et supporter fièrement leur détresse.

— Et vous ne savez point leur demeure, monseigneur ?

— Malheureusement, non... jusqu'à présent... Mais j'ai donné ordre à M. de Graün de tâcher de la découvrir, en s'adressant, s'il le faut, à la préfecture de police. Il est probable que, dénuées de tout, la mère et la fille auront été chercher un refuge dans quelque misérable hôtel garni. S'il en est ainsi, nous avons bon espoir ; car les maîtres de ces maisons y inservent, chaque soir, les étrangers qui y sont venus dans la journée.

— Quel singulier concours de circonstances !... dit madame d'Harville avec étonnement. Combien cela est attachant !...

— Ce n'est pas tout... Dans un coin du brouillon de la lettre trouvée dans le vieux meuble se trouvaient ces mots : *Écrire à madame de Lucenay*.

— Quel bonheur ! peut être saurons-nous quelque chose par la duchesse ! » s'écria vivement madame d'Harville ; puis elle reprit avec un soupir : « Mais, ignorant le nom de cette femme, comment la désigner à madame de Lucenay ?

— Il faudra lui demander si elle ne connaît pas une veuve, jeune encore, d'une physionomie distinguée, et dont la fille, âgée de seize ou dix-sept ans, se nomme Claire... Je me souviens du nom.

— Le nom de ma fille ! il me semble que c'est un motif de plus de m'intéresser à ces infortunées...

— J'oubliais de vous dire que le frère de cette veuve s'est suicidé il y a quelques mois.

— Si madame de Lucenay connaît cette famille, reprit madame d'Harville en réfléchissant, de tels renseignements suffiront pour la mettre sur la voie ; dans ce cas encore le triste genre de mort de ce malheureux aura dû frapper la duchesse. Mon Dieu ! que j'ai hâte d'aller la voir !... Je lui écrirai un mot ce soir pour avoir la certitude de la rencontrer demain matin... Quelles peuvent être ces femmes ? D'après ce que vous savez d'elles, monseigneur, elles paraissent appartenir à une classe distinguée de la société... Et se voir réduites à une telle détresse ! Ah ! pour elles la misère doit être doublement affreuse.

— Et cela par la volerie d'un notaire, abominable coquin dont je savais déjà d'autres méfaits... un certain Jacques Ferrand.

— Le notaire de mon mari ! s'écria Clémence, le notaire de ma belle-mère ! Mais vous vous trompez, monseigneur, on le regarde comme le plus honnête homme du monde.

— J'ai les preuves du contraire... Mais veuillez ne dire à personne mes doutes ou plutôt mes certitudes au sujet de ce misérable ; il est aussi adroit que criminel, et pour le démasquer, j'ai besoin qu'il croie encore quelques jours à l'impunité. Oui, c'est lui qui a dépouillé ces infortunées en niant un dépôt qui, selon toute apparence, lui avait été remis par le frère de cette veuve.

— Et cette somme ?

— Était toutes leurs ressources !

— Oh ! voilà de ces crimes...

— De ces crimes, s'écria Rodolphe, de ces crimes que rien n'excuse... ni le besoin... ni la passion... Souvent la faim pousse au vol, la vengeance au meurtre... Mais ce notaire déjà riche, mais cet homme revêtu par la société d'un caractère presque sacerdotal, d'un caractère qui impose, qui force la confiance... cet homme est poussé au crime, lui, par une cupidité froide et implacable... L'assassin ne vous tue qu'une fois... et vite... avec son couteau ;... lui vous tue lentement, par toutes les tortures du désespoir et de la misère où il vous plonge... Pour un homme comme ce Ferrand, le patrimoine de l'orphelin, les deniers du pauvre si laborieusement amassés... rien n'est sacré !... Vous lui confiez de l'or, cet or le tente... il le vole... De riche et d'heureux, *la volonté* de cet homme vous fait mendiant et désolé !... A force de privations et de travaux, vous avez assuré le pain et l'abri de votre vieillesse... *la volonté* de cet homme arrache à votre vieillesse ce pain et cet abri...

Ce n'est pas tout. Voyez les effrayantes conséquences de ces spoliations infâmes... Que cette veuve dont nous parlons, madame, meure de chagrin et de détresse ; sa fille, jeune et belle, sans appui, sans ressources, habituée à l'aisance, inapte, par son éducation, à gagner sa vie, se trouve bientôt entre le déshonneur et la faim !... Qu'elle s'égare, qu'elle succombe... la voilà perdue, avilie, déshonorée !... Par sa spoliation, Jacques Ferrand est donc cause de la mort de la mère, de la prostitution de la fille !... Il a tué le corps de l'une, tué l'âme de l'autre ; et cela, encore une fois, non pas tout d'un coup, comme les autres homicides, mais avec lenteur et cruauté. »

Clémence n'avait pas encore entendu Rodolphe parler avec autant d'indignation et d'amertume ; elle l'écoutait en silence, frappée de ces paroles d'une éloquence sans doute morose, mais qui révélaient une haine vigoureuse contre le mal.

« Pardon, madame, lui dit Rodolphe après quelques instants de silence, je n'ai pu contenir mon indignation en songeant aux malheurs horribles qui pourraient atteindre vos futures protégées... Ah ! croyez-moi, on n'exagère jamais les conséquences qu'entraînent souvent la ruine et la misère... »

— Oh ! merci, au contraire, monseigneur, d'avoir, par ces terribles paroles, encore augmenté, s'il est possible, la tendre pitié que m'inspire cette mère infortunée. Hélas ! c'est surtout pour sa fille qu'elle doit souffrir... oh ! c'est affreux... Mais nous les sauverons... nous assurerons leur avenir, n'est-ce pas, monseigneur ? Dieu merci, je suis riche, pas autant que je le voudrais, maintenant que j'entre-

vois un nouvel usage de la richesse ; mais, s'il le faut, je m'adresserai à M. d'Harville, je le rendrai si heureux, qu'il ne pourra se refuser à aucun de mes nouveaux caprices, et je prévois que j'en aurai beaucoup de ce genre. Nos protégées sont fières, m'avez-vous dit, monseigneur : je les en aime davantage ; la fierté dans l'infortune prouve toujours une âme élevée... Je trouverai le moyen de les sauver sans qu'elles croient devoir mes secours à un bienfait... Ce sera difficile... tant mieux ! Oh ! j'ai déjà mon projet ; vous verrez, monseigneur... vous verrez que l'adresse et la finesse ne me manqueront pas.

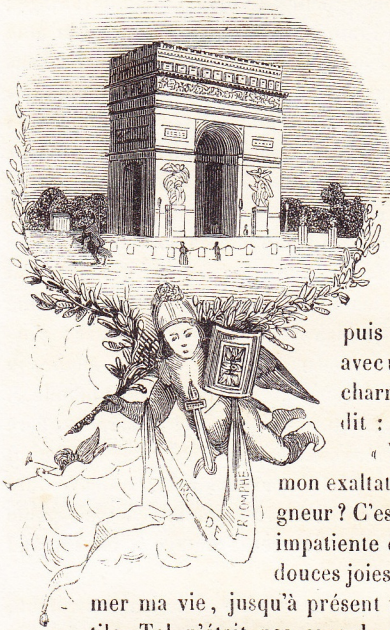
— J'entrevois déjà les combinaisons les plus machiavéliques, dit Rodolphe en souriant.

— Mais il faut d'abord les découvrir... Que j'ai hâte d'être à demain ! En sortant de chez madame de Lucenay, j'irai à leur ancienne demeure ; j'interrogerai leurs voisins, je verrai par moi-même, je demanderai des renseignements à tout le monde... Je me compromettrai s'il le faut ! Je serais si fière d'obtenir par moi-même et par moi seule le résultat que je désire... Oh ! j'y parviendrai... cette aventure est si touchante... Pauvres femmes ! il me semble que je m'intéresse encore davantage à elles quand je songe à ma fille... »

Rodolphe, ému de ce charitable empressément, souriait avec mélancolie en voyant cette femme de vingt ans, si belle, si aimante, tâchant d'oublier dans de nobles distractions les malheurs domestiques qui la frappaient ; les yeux de Clémence brillaient d'un vif éclat, ses joues étaient légèrement colorées ; l'animation de son geste, de sa parole, donnait un nouvel attrait à sa ravissante physionomie.



## LXXVII. — LE PIÈGE.



**M**ADAME d'Harville s'aperçut que Rodolphe la contemplait en silence. Elle rougit, baisa les yeux ; puis les relevant avec une confusion charmante, elle lui dit :

« Vous riez de mon exaltation, monseigneur ? C'est que je suis impatiente de goûter ces douces joies qui vont animer ma vie, jusqu'à présent triste et inutile. Tel n'était pas sans doute le sort que j'avais rêvé... Il est un sentiment, un bonheur, le plus vif de tous... que je ne dois jamais connaître... Quoique bien jeune encore, il me faut y renoncer ! » ajouta Clémence avec un soupir contraint. Puis elle reprit : « Mais enfin, grâce à vous, mon sauveur, toujours grâce à vous, je me serai créé d'autres intérêts ; la charité remplacera l'amour... J'ai déjà dû à vos conseils de si touchantes émotions !... Vos paroles, monseigneur, ont tant d'influence sur moi !... Plus je médite, plus j'approfondis vos idées, plus je les trouve justes, grandes, fécondes. Puis, quand je songe que, non content de prendre en commisération des peines qui devraient vous être indifférentes, vous me donnez encore les avis les plus salutaires, en me guidant pas à pas dans cette voie nouvelle que vous avez ouverte à un pauvre cœur chagrin et abattu... oh ! monseigneur, quel trésor de bonté renferme donc votre âme ? Où avez-vous puisé tant de généreuse pitié ?

— J'ai beaucoup souffert, je souffre encore : voilà pourquoi je sais le secret de bien des douleurs.

— Vous, monseigneur, vous malheureux !

— Oui, car l'on dirait que, pour me préparer à compatir à toutes les infortunes, le sort a voulu que je les subisse toutes... Ami, il m'a frappé dans mon ami ; amant, il m'a frappé dans la première

femme que j'ai aimée avec l'aveugle confiance de la jeunesse ; époux, il m'a frappé dans ma femme ; fils, il m'a frappé dans mon père ; père, il m'a frappé dans mon enfant...

— Je croyais, monseigneur, que la grande-duchesse ne vous avait pas laissé d'enfant ?

— En effet ; mais avant mon mariage j'avais une fille, morte toute petite... Eh bien ! si étrange que cela vous paraisse, la perte de cette enfant, que j'ai vue à peine, est le regret de toute ma vie... Plus je vieillis, plus ce chagrin devient profond ! Chaque année en redouble l'amertume : on dirait qu'il grandit en raison de l'âge que devrait avoir ma fille... Maintenant elle aurait dix-sept ans !..

— Et sa mère, monseigneur, vit-elle encore ? demanda Clémence après un moment d'hésitation.

— Oh ! ne m'en parlez pas !... s'écria Rodolphe, dont les traits se rembrunirent à la pensée de Sarah. Sa mère est une indigne créature, une âme bronzée par l'égoïsme et par l'ambition. Quelquefois je me demande s'il ne vaut pas mieux pour ma fille d'être morte que d'être restée aux mains de sa mère... »

Clémence éprouva une sorte de satisfaction en entendant Rodolphe s'exprimer ainsi.

« Oh ! je conçois alors, s'écria-t-elle, que vous regrettiez doublement votre fille !

— Je l'aurais tant aimée !... Et puis il me semble que chez nous autres princes il y a toujours dans notre amour pour un fils une sorte d'intérêt de race et de nom, d'arrière-pensée politique... Mais une fille ! une fille ! on l'aime pour elle seule... Par cela même que l'on a vu, hélas ! l'humanité sous ses faces les plus sinistres, quelles délices de se reposer dans la contemplation d'une âme candide et pure ! de respirer son parfum virginal, d'épier avec une tendresse inquiète ses tressaillements ingénus !... La mère la plus folle, la plus fière de sa fille, n'éprouve pas ces ravissements ; elle lui est trop pareille pour l'apprécier, pour goûter ces douceurs ineffables... Elle appréciera bien davantage les mâles qualités d'un fils vaillant et hardi. Car enfin ne trouvez-vous pas que ce qui rend encore plus touchant peut-être l'amour d'une mère pour son fils, l'amour d'un père pour sa fille, c'est que dans ces affections il y a un être faible qui a toujours besoin de protection ? Le fils protège sa mère, le père protège sa fille.

— Oh ! c'est vrai , monseigneur...

— Mais , hélas ! à quoi bon comprendre ces jouissances ineffables , lorsqu'on ne doit jamais les éprouver ? » reprit Rodolphe avec abattement.

Clémence ne put retenir une larme , tant l'accent de Rodolphe avait été profond , déchirant.

Après un moment de silence , rougissant presque de l'émotion à laquelle il s'était laissé entraîner , il dit à madame d'Harville en souriant tristement :

« Pardon , madame , mes regrets et mes souvenirs m'ont emporté malgré moi ; vous m'excuserez , n'est-ce pas ?

— Ah ! monseigneur , croyez que je partage vos chagrins. N'en ai-je pas le droit ? n'avez-vous pas partagé les miens ? Malheureusement les consolations que je puis vous offrir sont vaines...

— Non , non... le témoignage de votre intérêt m'est doux et salutaire ; c'est déjà presque un soulagement de dire que l'on souffre... et je ne vous l'aurais pas dit sans la nature de notre entretien , qui a réveillé en moi des souvenirs douloureux... C'est une faiblesse , mais je ne puis entendre parler d'une jeune fille sans songer à celle que j'ai perdue...

— Ces préoccupations sont si naturelles ! Tenez , monseigneur , depuis que je vous ai vu , j'ai accompagné dans ses visites aux prisons une femme de mes amies qui est patronesse de l'œuvre des jeunes détenues de Saint-Lazare ; cette maison renferme des créatures bien coupables. Si je n'avais pas été mère , je les aurais jugées , sans doute , avec encore plus de sévérité... tandis que je ressens pour elles une pitié douloureuse en songeant que peut-être elles n'eussent pas été perdues sans l'abandon et la misère où on les a laissées depuis leur enfance... Je ne sais pourquoi , en suite de ces pensées , il me semble aimer ma fille davantage encore...

— Allons , courage , dit Rodolphe avec un sourire mélancolique. Cet entretien me laisse rassuré sur vous... Une voie salutaire vous est ouverte ; en la suivant , vous traverserez , sans faillir , ces années d'épreuves si dangereuses pour les femmes , et surtout pour une femme douée comme vous l'êtes ; votre mérite sera grand... vous aurez encore à lutter , à souffrir... car vous êtes bien jeune , mais vous reprendrez des forces en songeant au bien que vous aurez fait... à celui que vous aurez à faire encore... »

Madame d'Harville fondit en larmes.

« Au moins , dit-elle , votre appui , vos conseils ne me manqueront jamais , n'est-ce pas , monseigneur ?

— De près ou de loin , toujours je prendrai le

plus vif intérêt à ce qui vous touche... toujours , autant qu'il sera en moi , je contribuerai à votre bonheur... à celui de l'homme auquel j'ai voué la plus constante amitié...

— Oh ! merci de cette promesse , monseigneur , dit Clémence en essayant ses larmes. Sans votre généreux soutien , je le sens , mes forces m'abandonneraient... mais , croyez-moi... je vous le jure ici , j'accomplirai courageusement mon devoir. »

À ces mots , une petite porte cachée dans la tenture s'ouvrit brusquement.

Clémence poussa un cri ; Rodolphe tressaillit.

M. d'Harville parut , pâle , ému , profondément attendri , les yeux humides de larmes.

Le premier étonnement passé , le marquis dit à Rodolphe en lui donnant la lettre de Sarah :

« Monseigneur... voici la lettre infâme que j'ai reçue tout à l'heure devant vous... Veuillez la brûler après l'avoir lue. »

Clémence regardait son mari avec stupeur.

« Oh ! c'est infâme ! s'écria Rodolphe indigné.

— Eh bien ! monseigneur... il y a quelque chose de plus lâche encore que cette lâcheté anonyme... C'est ma conduite !

— Que voulez-vous dire ?

— Tout à l'heure , au lieu de vous montrer cette lettre franchement , hardiment , je vous l'ai cachée , j'ai feint le calme pendant que j'avais la jalousie , la rage , le désespoir dans le cœur... Ce n'est pas tout... Savez-vous ce que j'ai fait , monseigneur ? Je suis allé honteusement me tapir derrière cette porte pour vous écouter... pour vous épier... oui , j'ai été assez misérable pour douter de votre loyauté , de votre honneur... Oh ! l'auteur de ces lettres sait à qui il les adresse... il sait combien ma tête est faible... Eh bien ! monseigneur , dites , après avoir entendu ce que je viens d'entendre , car je n'ai pas perdu un mot de votre entretien , car je sais quels intérêts vous attirent rue du Temple... après avoir été enfin assez basement défiant pour me faire le complice de cette horrible calomnie en y croyant... n'est-ce pas à genoux que je dois vous demander grâce et pitié?... Et c'est ce que je fais , monseigneur... et c'est ce que je fais , Clémence ; je n'ai plus d'espoir que dans votre générosité.

— Eh ! mon Dieu , mon cher Albert , qu'ai-je à vous pardonner ? dit Rodolphe en tendant ses deux mains au marquis avec la plus touchante cordialité. Maintenant , vous savez *nos secrets* , à moi et à madame d'Harville , j'en suis ravi... je pourrai vous sermonner tout à mon aise. Me voici votre confident forcé , et , ce qui vaut encore mieux , vous voici le confident de madame d'Harville ; c'est dire que vous

connaissez maintenant tout ce que vous devez attendre de ce noble cœur...

— Et vous, Clémence, dit tristement M. d'Harville à sa femme, me pardonnerez-vous encore cela ?

— Oui... à condition que vous m'aidez à assurer votre bonheur... » Et elle tendit sa main à son mari qui la serra avec émotion.

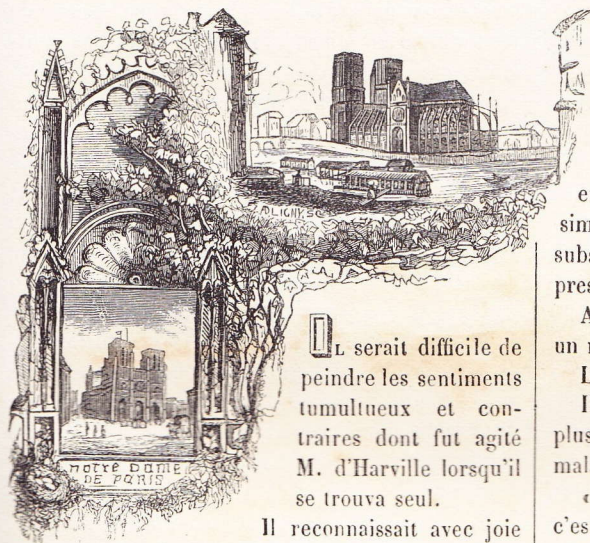
« Ma foi, mon cher marquis, s'écria Rodolphe, nos ennemis sont maladroits !... grâce à eux, nous voici plus intimes que par le passé... Vous n'avez jamais plus justement apprécié madame d'Harville... jamais elle ne vous a été plus dévouée... Avouez que nous sommes bien vengés des envieux et des

méchants !... C'est toujours cela, en attendant mieux... car je devine d'où le coup est parti... et je n'ai pas l'habitude de souffrir patiemment le mal que l'on fait à mes amis... mais ceci me regarde... Adieu, madame, voici notre *intrigue* découverte, vous ne serez plus seule à secourir vos protégés... soyez tranquille, nous renouerons bientôt quelque mystérieuse entreprise... et le marquis sera bien fin s'il la découvre. »

Après avoir accompagné Rodolphe jusqu'à sa voiture, pour le remercier encore, le marquis entra chez lui sans revoir Clémence.



LXXVIII. — RÉFLEXIONS.



Il serait difficile de peindre les sentiments tumultueux et contraires dont fut agité M. d'Harville lorsqu'il se trouva seul.

Il reconnaissait avec joie l'indigne fausseté de l'accusation portée contre Rodolphe et contre Clémence, mais il était aussi convaincu qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d'être aimé d'elle. Plus, dans sa conversation avec Rodolphe, Clémence s'était montrée résignée, courageuse, résolue au bien, plus il se reprochait amèrement d'avoir, par un coupable égoïsme, enchaîné cette malheureuse jeune femme à son sort.

Loin d'être consolé par l'entretien qu'il avait surpris, il tomba dans une tristesse, dans un accablement inexprimables.

La richesse oisive a cela de terrible, que rien ne la distrait, que rien ne la défend des ressentiments douloureux. N'étant jamais forcément préoccupée des nécessités de l'avenir ou des labeurs de chaque jour, elle demeure tout entière en proie aux grandes afflictions morales.

Pouvant posséder ce qui se possède à prix d'or, elle désire ou elle regrette, avec une violence inouïe, ce que l'or seul ne peut donner.

La douleur de M. d'Harville était désespérée, car il ne voulait, après tout, rien que de juste, que de *légal* :

La possession... sinon l'amour de sa femme.

Or, en face des refus inexorables de Clémence, il se demandait si ce n'était pas une dérision amère que ces paroles de la loi :

« La femme appartient à son mari. »

A quel pouvoir, à quelle intervention recourir

pour vaincre cette froideur, cette répugnance qui changeait sa vie en un long supplice, puisqu'il ne devait, ne pouvait, ne voulait aimer que sa femme ?

Il lui fallait reconnaître qu'en cela, comme en tant d'autres incidents de la vie conjugale, la simple volonté de l'homme ou de la femme se substituait impérieusement, sans appel, sans répression possible, à la volonté souveraine de la loi.

A ces transports de vaine colère succédait parfois un morne abattement.

L'avenir lui pesait, lourd, sombre, glacé.

Il pressentait que le chagrin rendrait sans doute plus fréquentes encore les crises de son effroyable maladie.

« Oh ! s'écriait-il, à la fois attendri et désolé, c'est ma faute... c'est ma faute !... pauvre malheureuse femme, je l'ai trompée... indignement trompée !... Elle peut... elle doit me haïr... et pourtant, tout à l'heure encore, elle m'a témoigné l'intérêt le plus touchant ; mais, au lieu de me contenter de cela... ma folle passion m'a égaré, je suis devenu tendre... j'ai parlé de mon amour... et à peine mes lèvres ont-elles effleuré sa main, qu'elle a tressailli de frayeur... Si j'avais pu douter encore de la répugnance invincible que je lui inspire, ce qu'elle a dit au prince ne m'aurait laissé aucune illusion... Oh ! c'est affreux... affreux !...

« Et de quel droit lui a-t-elle confié ce hideux secret ? Cela est une trahison indigne !... De quel droit ? Hélas ! du droit que les victimes ont de se plaindre de leur bourreau... Pauvre enfant... si jeune, si aimante, tout ce qu'elle a trouvé de plus cruel à dire contre l'horrible existence que je lui ai faite... c'est que *tel n'était pas le sort qu'elle avait rêvé*... et qu'elle était bien jeune pour renoncer à l'amour !... Je connais Clémence... cette parole qu'elle m'a donnée, qu'elle a donnée au prince, elle la tiendra désormais : elle sera pour moi la plus tendre des sœurs... Eh bien !... ma position n'est-elle pas encore digne d'envie ? Aux rapports froids et contraints qui existaient entre nous vont succéder des relations affectueuses et douces... tandis qu'elle aurait dû me traiter toujours avec un mépris glacial, sans qu'il me fût possible de me plaindre.

« Allons... je me consolerais en jouissant de ce qu'elle m'offre... ne serais-je pas encore trop heureux ? Trop heureux ! oh ! que je suis faible ! que je suis lâche ! n'est-ce pas ma femme après tout ? n'est-elle pas à moi, bien à moi ? La loi ne me reconnaît-elle pas mon pouvoir sur elle ? Ma femme me résiste... eh bien !... j'ai le droit de... » Il s'interrompit avec un éclat de rire sardonique.

« Oh ! oui... la violence, n'est-ce pas ? Maintenant la violence ! Autre infamie... Mais que faire alors ? car je l'aime, moi ! je l'aime comme un insensé... Je n'aime qu'elle... je ne veux qu'elle... Je veux son amour et non sa tendre affection de sœur... Oh ! à la fin il faudra bien qu'elle ait pitié... elle est si bonne elle me verra si malheureux !... Mais non, non ! jamais ! il est une cause d'éloignement qu'une femme ne surmonte pas : le dégoût... oui... le dégoût... entends-tu ? le dégoût !... il faut bien te convaincre de cela : ton horrible infirmité lui fera horreur... toujours... entends-tu ? toujours !... » s'écria M. d'Harville dans une douloureuse exaltation.

Après un moment de farouche silence, il reprit :

« Cette anonyme délation, qui accusait le prince et ma femme, part encore d'une main ennemie ; et tout à l'heure, avant de l'avoir entendu, j'ai pu un instant le soupçonner ! Lui ! le croire capable d'une si lâche trahison !... Et ma femme... l'envelopper dans le même soupçon !... Oh ! la jalousie

est incurable !... Et pourtant il ne faut pas que je m'abuse... Si le prince, qui m'aime comme l'ami le plus tendre, le plus généreux, engage Clémence à occuper son esprit et son cœur par des œuvres charitables ; s'il lui promet ses conseils, son appui, c'est qu'elle a besoin de conseils, d'appui...

« Au fait, si belle, si jeune, si entourée ; sans amour au cœur qui la défende, presque excusée de ses torts par les miens, qui sont atroces, ne peut-elle pas faillir ?

« Autre torture ! Que j'ai souffert, mon Dieu ! quand je l'ai crue coupable... quelle terrible agonie !... Mais non... cette crainte est vaine... Clémence a juré de ne pas manquer à ses devoirs... elle tiendra ses promesses... mais à quel prix, mon Dieu !... à quel prix !... Tout à l'heure, lorsqu'elle revenait à moi avec d'affectueuses paroles, combien son sourire doux, triste, résigné, m'a fait de mal !... Combien ce retour vers son bourreau a dû lui coûter ! Pauvre femme ! qu'elle était belle et touchante ainsi ! Pour la première fois j'ai senti un remords déchirant ; car jusqu'alors sa froideur hautaine l'avait assez vengée. Oh ! malheureux... malheureux que je suis !... »

Après une longue nuit d'insomnie et de réflexions amères, les agitations de M. d'Harville cessèrent comme par enchantement.

Il attendit le jour avec impatience.





LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844